

## VICARIAT DU MACKENSIE

---

### I. — Lettre du Rév. P. X.-G. Ducot, à Monseigneur le Supérieur général.

Mission de Sainte-Thérèse (Mackensie), le 22 janv. 1912.

Cette lettre, pas plus que les autres, n'était destinée à la publicité. Toutefois, en raison de son intérêt et surtout de l'édification qu'elle ne manquera pas de produire, le vénéré Chef de la famille a bien voulu la communiquer aux lecteurs des « *Missions* ».

MONSEIGNEUR ET TRÈS RÉV. ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je ne veux pas laisser passer le courrier sans vous envoyer l'expression de ma piété filiale et vous renouveler l'assurance de ma soumission la plus entière à toutes vos décisions ; c'est aussi dans ce but que je veux vous dire quelques mots de notre petite mission.

Cette année-ci, nous ne sommes que deux Pères. Notre Frère convers, après un séjour ici de deux années, est remonté en été à la *Providence*, pour se préparer par la retraite à son oblation perpétuelle.

Il nous a été impossible, malgré plusieurs tentatives, de nous procurer un engagé pour les travaux manuels qui sont assez considérables ici, soit en hiver, soit surtout en été et à l'automne. Je ne puis guère plus m'occuper de ces genres de travaux, ni même entreprendre de voyages pour visiter les camps. Tout retombe ainsi sur les bras de mon cher confrère. Mais le travail, même de stricte nécessité, comme la préparation des repas, le charriage et le débitage du bois de chauffage, et les travaux inévitables du saint ministère en ce temps-ci surtout, étaient au-dessus de ses forces.

Nous avons d'autant plus souffert de ce manque de

Frères convers, que le Révérend Père et moi sommes tombés malades de l'influenza en même temps. Les fatigues aussi causées par les Indiens venus pour la Noël, exercices quotidiens préparatoires à la fête, instructions, préparation au catéchisme des enfants et grandes personnes m'avaient complètement épuisé. C'est après cela que j'ai été malade de l'influenza. Fatigués ou malades, il a bien fallu aller de l'avant. C'est ce qu'on a fait. La divine Providence n'a pas permis qu'il nous arrivât pire. Et le Rév. Père mon compagnon et moi, nous commençons à nous rétablir. Est-ce assez dire, Monseigneur et bien-aimé Père, combien nous aurions besoin d'un bon, saint, solide et dévoué Frère convers pour nous aider dans l'œuvre que nous poursuivons ? Tant que nous en serons privés, outre les inconvénients ci-dessus, il sera absolument impossible à mon socius de visiter nos Indiens dans leurs camps. Ils en ont pourtant bien besoin, et c'est là surtout, chez eux, éloignés des blancs, que l'on peut leur faire le plus de bien. Car chez eux, on jouit de tout son temps, on est tout à eux, et ils sont tout à nous, de cœur et d'esprit, plus que partout ailleurs.

L'été dernier, Sa Grandeur Mgr Breynat, prenant en considération nos renseignements et notre demande, s'est décidé à envoyer un Père en visite chez nos Esquimaux habitant les terres au delà du grand lac d'Ours, qui devaient, pour la première fois, s'aboucher avec nos Indiens Peaux-de-Lièvres et Flancs-de-Chiens. Déjà il y a une trentaine d'années, j'avais sollicité et obtenu l'autorisation de visiter ce nouveau peuple. Mais jamais il n'avait été possible de trouver une occasion favorable. Nos Indiens et ces Esquimaux se redoutant mutuellement, quand les premiers s'aventuraient sur les terres de ceux-ci, dès qu'ils apercevaient la fumée de leurs campements, ils se hâtaient de rebrousser chemin. Les Esquimaux, de leur côté, aussitôt qu'ils entendaient les coups de feu de nos chasseurs, se retiraient sans tambour ni trompette,

le plus prestement possible. Avec ce système, comment espérer de jamais les voir ? Mais les choses ont changé.

L'hiver passé, quelques touristes, une famille d'anciens serviteurs de la compagnie de la Baie d'Hudson et un explorateur envoyé par le gouvernement canadien, se sont rencontrés au fond du lac d'Ours. Les uns avaient à leur service des Esquimaux, d'autres quelques-uns de nos Indiens. Que s'est-il passé ? Je ne le sais trop, mais nos Indiens et les Esquimaux convinrent de se rencontrer en été. C'est ce qui eut lieu, et c'est à cette rencontre que fut envoyé le R. P. Rouvière, monté tout exprès ici de Good Hope.

Malheureusement, quand le Rév. Père arriva au fond du lac d'Ours, la rencontre avait eu lieu. Tout s'était bien passé. Les deux partis avaient échangé des présents en signe d'amitié, mais s'étaient retirés sur leurs territoires respectifs. Le Rév. Père en fut désolé, d'autant plus qu'il dut attendre plusieurs semaines encore le touriste qui devait l'aider à retrouver les Esquimaux. Il ne s'est pourtant pas découragé, et finalement, après plusieurs jours de grosses fatigues pour remonter une rivière sans eau (la rivière Dease), et après avoir eu beaucoup d'anxiété, il a fini par découvrir, tout providentiellement, presque miraculeusement, un camp esquimau où il fut reçu avec une joie, un respect, un enthousiasme et de tels signes d'admiration et de reconnaissance, qu'il dut en pleurer de bonheur, quoiqu'il ne me le dise pas dans sa lettre.

Toutefois, la saison étant avancée, il ne put les voir que peu de jours, il se hâta ensuite de se bâtir une cabane pour l'hiver (ce n'est qu'un travail de quelques jours), afin de pouvoir se mettre à la poursuite des autres camps esquimaux, selon, sans doute, les renseignements reçus des premiers.

Depuis cette époque, nous n'avons plus reçu de nouvelles de notre cher confrère. Mais comme personne n'est encore venu ici du fond du lac d'Ours, nous sommes sans

inquiétude à ce sujet. Nous recevrons certainement une lettre de lui, ou au moins nous en entendrons parler quand, les jours devenus plus longs et moins froids, nos Indiens du fond du lac feront, à Sainte-Thérèse, leur visite habituelle. C'est vers la date du 7 septembre que le R. P. Rouvière nous a envoyé plusieurs lettres, dont l'une est adressée à Sa Grandeur Mgr Breynat. D'après ce que me dit le Rév. Père dans celle à mon adresse, il a écrit beaucoup plus longuement à Sa Grandeur. Je suppose que notre bien-aimé Vicaire ne manquera pas de la communiquer à votre paternité.

Quelques jours après la réception de ces lettres, nous fîmes notre récolte de pommes de terre. Mais les travaux de bousillage de la maison et le manque de bras firent retarder la récolte, qui était fort belle. Malheureusement, elles durent geler en terre ou en les arrachant, car elles pourrissent bientôt dans notre cave et nous dûmes en jeter la moitié.

Le 2 novembre, nous dûmes, pour la dernière fois (nous le croyions du moins), la messe dans notre église extérieure où nous avions commencé à la dire le 1<sup>er</sup> juin, et nous célébrâmes désormais la messe dans notre chapelle intérieure. Mais au bout de quelques jours, un accident nous obligea à célébrer encore dans la grande église extérieure. C'était le 12 et 13 novembre. Heureusement, le temps était exceptionnellement doux. Nous n'eûmes pas beaucoup à souffrir du froid. Mais il nous aurait été impossible de célébrer seulement deux jours plus tard.

Au commencement du mois de décembre s'ouvrit notre retraite annuelle, qui se termina le 8 décembre, fête de notre très sainte et très aimable Mère Marie Immaculée. Quel beau temps que celui d'une retraite annuelle ! C'est bien le plus agréable, le plus utile et le plus consolant de l'année. Quel beau temps pour mourir que le jour de la clôture ! L'Oblat qui, ce jour-là, ne serait pas prêt à paraître devant Dieu, le serait-il jamais ? En ce beau jour,

mon très Révérend et bien-aimé Père, nous avons prié beaucoup pour vous, ensemble le Rév. Père et moi, et en particulier, et aussi beaucoup pour notre chère famille religieuse.

Quelques jours après, nos Indiens ont commencé à arriver de divers côtés pour se préparer à la fête de Noël ; alors on a commencé les exercices préparatoires à cette fête. Et au fur et à mesure que le nombre des assistants augmentait, leur piété et leur ferveur semblaient croître aussi, elles ont été en augmentant jusqu'au jour de la fête. La journée de Noël s'est passée tout entière dans la prière et le recueillement. Car cette fête est pour tout le Mackensie le jour d'adoration du Très Saint Sacrement, en union avec Montmartre. A chaque demi-heure, nos Indiens se succédaient à la chapelle et récitaient à haute voix des prières ou chantaient des cantiques. A la bénédiction du soir, tous étaient présents : vieillards, jeunes gens, enfants (voire même quelques protestants). La chapelle était toute bondée. Avec quel silence, quelle piété, quelle sainte avidité ils écoutaient la parole du Rév. Père qui leur expliquait l'Acte de consécration au Sacré-Cœur de Jésus ! Avec quel entrain ils répétaient dans leurs langues : Oui, toujours nous vous aimerons ; à jamais nous nous donnons à votre divin Cœur ! Vraiment, c'était un beau jour pour ces chers enfants. On sentait qu'ils étaient heureux. On en était heureux soi-même et on oubliait toutes les fatigues que leur préparation avait causées.

Heureux ceux qui, dès le lendemain de cette belle fête, purent se retirer dans la neige de leurs forêts, le cœur tout plein et tout embaumé des grâces que le divin Cœur de Jésus répandit sur eux durant ces jours si favorables pour eux et pour nous !

Je termine, Monseigneur et bien-aimé Père, en vous priant de nous bénir tous, mon confrère, mes Indiens et ma personne. Comme Isaac, vous n'avez pas, mon bien-aimé Père, des bénédictions que pour les meilleurs de vos

filz, vous en avez aussi pour les moindres de tous, ne nous ne les refusez pas. O bien-aimé et très Révêrend Père, soyez respecté, écouté, béni et aimé de tous vos enfants.

Xav.-Georges Ducot, O. M. I.



**II. — Extrait d'une lettre du Rév. Père C.-A. Giroux  
au R. P. Baffie, Assistant général.**

Providence, 2 novembre 1911.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je suis d'autant plus heureux de vous envoyer cet acte d'oblation que le frère est un excellent religieux, doué de qualités précieuses pour nos parages si difficiles. Je recommande ce frère à vos prières d'une façon spéciale à l'occasion de son Oblation.

J'espère vous envoyer plus tard l'acte d'oblation de 5 novices qui, eux aussi, pourront rendre d'appréciables services dans les différentes missions où ils seront envoyés, sans parler de ceux qui resteront ici sur place.

Nous avons eu toujours grand besoin de frères dévoués, généreux, qui ne reculent pas devant le sacrifice ; mais aujourd'hui le besoin s'en fait sentir davantage, puisque nous avons une école de 72 enfants et un hôpital entièrement à notre charge et que nous sommes obligés de construire pour un agrandissement considérable. Nous ne pouvons compter sur le secours des sauvages du pays : c'est donc une entreprise hardie, vu le manque de ressources et les nombreuses difficultés du pays. Mais Dieu ne nous a jamais fait défaut, et nous espérons que sa providence nous viendra en aide, en nous donnant des frères comme les anciens. Plus que l'âge, les infirmités les ont mûris pour le ciel où leur récompense sera grande.

Détail qui vous semblera prosaïque mais qui, pourtant,